

## Diderot et Ménéret de Chambaud

Dans quels termes penser les rapports de Diderot écrivain et philosophe avec la médecine vitaliste et, en particulier, avec celle dont il se fait l'éditeur dans l'*Encyclopédie* ? Telle est la question qui fournira ici le fil directeur d'une analyse centrée sur les articles de Ménéret de Chambaud dans l'*Encyclopédie* et l'écho qu'ils trouvent dans les trois dialogues du *Rêve de D'Alembert*. Un tel travail n'aurait pas été possible sans les travaux de Roselyne Rey<sup>1</sup>, qui ont permis une bien meilleure connaissance de Jean-Jacques Ménéret de Chambaud et une juste évaluation de la participation de ce dernier à l'*Encyclopédie*.

Né en 1733 ou en 1739 selon les sources, Ménéret de Chambaud soutient sa thèse de médecine à Montpellier en 1757, *De generatione dissertatio physiologica*, dans laquelle il décrit les organes de la génération, la formation du fœtus, et polémique vigoureusement contre les partisans de la préexistence des germes et de la théorie de l'emboîtement, en soulignant notamment que, même si la matière était divisible à l'infini, ce qu'on ne peut admettre, il serait absurde de penser qu'Ève contient toutes les générations futures<sup>2</sup>. Ménéret adopte à l'égard de la génération du vivant

1. Voir principalement : Roselyne Rey, *Naissance et développement du vitalisme en France*, Voltaire Foundation, Oxford, 2000. C'est de ce livre que nous tirons les éléments concernant la biographie de Ménéret que nous avons cru bon de rappeler succinctement en commençant. R. Rey fournit aussi un très utile instrument de travail dans son annexe 1, avec la liste des articles attribués à Ménéret (p. 410-412) établie d'après R. N. Schwab et W. E. Rex, et complétée par elle-même. Tous les articles de l'*Encyclopédie* cités ici sont attribués à Ménéret par R. Rey. On en modernise l'orthographe, mais pas la ponctuation. On cite le tome en romain, puis la page.

2. La *Suite d'un entretien entre M. D'Alembert et M. Diderot* (qu'on appellera désormais « premier dialogue » pour éviter d'alourdir inutilement ce texte) reprend ces arguments : « La raison [...] nous apprend que la divisibilité de la matière a un terme dans la nature [...] et [...] répugne à concevoir un éléphant tout formé dans un atome, et dans cet atome un autre éléphant tout formé, et ainsi de suite à l'infini. » (DPV, XVII, 97 ; GF, 61) Cela témoigne d'une proximité de pensée, mais pas nécessairement d'un emprunt de Diderot à Ménéret, car ces arguments sont assez répandus chez les adversaires de la préexistence des germes (ce qui peut d'ailleurs expliquer la rapidité avec laquelle Diderot traite ici cette question). Les références aux trois dialogues du *Rêve de D'Alembert* sont ici données dans l'édition DPV (t. XVII) et dans l'édition GF-Flammarion, 2002.

une solution proche de celles de Buffon ou de Maupertuis, et conforme à son hippocratismes affirmé : « Il existe des atomes vivants communs à tous les corps organisés, diversement disposés et agencés [...]. Ces parties diversement disposées forment des corps différents. »<sup>3</sup> Il y a double semence, le père et la mère donnent les atomes venus de leurs corps, et épigénèse, nutrition et développement<sup>4</sup>.

Ménuret, sans doute introduit par Venel ou par d'Aumont, commence à travailler pour l'*Encyclopédie* à partir du tome VIII. Ce qui signifie que sa contribution se trouve intégralement dans les volumes que Diderot et les libraires élaborent clandestinement en attendant leur publication collective en 1766. De JAUNISSE (*Méd.*) à YVRESSE (*Méd.*) Ménuret effectue un travail considérable qu'on peut évaluer avec R. Rey à près d'une centaine d'articles, qui constituent, dans le corpus encyclopédique, l'ensemble le plus important et le plus homogène pour les articles relatifs à la médecine. Si l'*Encyclopédie* a été le lieu le plus important de la diffusion du vitalisme au dix-huitième siècle, c'est au fond beaucoup à Ménuret qu'elle le doit.

Le rapport de Ménuret à Diderot, tel qu'on peut le lire dans ces articles, n'est pas frappant. Lorsque Ménuret se laisse aller à philosopher, on peut souvent noter une certaine proximité aux idées de Diderot, mais pas dans leur aspect le plus original : l'idée que la vocation de chacun est déterminée par la nature<sup>5</sup>, ou que la différence du sommeil et de la veille n'a pas de signe assuré, si ce n'est la constance des impressions<sup>6</sup>, se retrouvent bien sûr chez Diderot, mais aussi chez quantité d'autres auteurs. Une allusion aux *Bijoux indiscrets* atteste cependant que Ménuret a connaissance de l'œuvre pré-encyclopédique de Diderot, et qu'il l'apprécie : « Il y a aussi des *ventriloques*, suivant Tertullien, qui rendaient les oracles par les parties de la génération ; un auteur moderne a dans un badinage ingénieux métamorphosé les femmes en *ventriloques* de cette espèce. » (VENTRILIQUE, XVII, 33)

Aussi n'est-ce pas à cet égard que Ménuret nous concerne ici. C'est lorsqu'il s'attache à son objet propre, lorsqu'il développe du point de vue du médecin ses conceptions vitalistes, qu'il devient intéressant d'analyser les rapports de sa contribution à l'*Encyclopédie* et des idées développées dans le *Rêve de D'Alembert*. La question qu'on peut alors se poser en premier lieu est la suivante : on peut être sûr que Diderot, en tant qu'éditeur,

3. R. Rey, *op. cit.*, p. 68.

4. La célèbre description de la genèse de D'Alembert dans le premier dialogue répond exactement à ce schéma et permet le même constat d'une proximité de pensée entre les deux auteurs : les molécules éparses dans les corps des deux parents, filtrées, constituent les éléments qui forment le germe, qui devient le fœtus. (DPV, XVII, 95-96)

5. Cf. INFLUENCE DES ASTRES.

6. Cf. SOMNAMBULE.

a lu ces articles (parmi beaucoup d'autres textes) ; qu'y trouve-t-il qui rejoint sa pensée, l'alimente, lui donne des idées, des pistes, des inspirations, des modèles pour penser le corps, un poids d'expérience et de scientificité qui lui manque ? Il faut rappeler que Diderot n'est pas médecin (contrairement à La Mettrie, par exemple) et que, malgré sa contribution à la traduction du *Dictionnaire de médecine* de James, il ne semble pas avoir d'abord de connaissances très poussées concernant les sciences du vivant (contrairement à Maupertuis ou à Buffon, par exemple). En témoigne la *Lettre sur les aveugles*, où la maigre place accordée aux considérations physiologiques (qui avaient pourtant intéressé Condillac, longuement cité dans ce texte) manifeste un intérêt tout relatif pour ces questions. Entre la *Lettre sur les aveugles* et *Le Rêve de D'Alembert*, où les connaissances et les spéculations relatives au vivant tiennent une place cruciale, le savoir que Diderot a acquis est pour une très grande part livresque, d'où l'importance de Ménuret, Bordeu, Fouquet, etc. en tant qu'auteurs. Il ne s'agit pas ici de mettre à jour des *sources*, à proprement parler, au sens direct du terme qui supposerait une relation stricte de cause à effet. Avec Diderot, ce genre d'enquête est souvent un vain projet dans la mesure où, chez lui plus que chez tout autre, les idées peuvent venir de plusieurs endroits différents. Il s'agit plutôt de se demander, à partir d'une certaine proximité qu'on va tâcher de mesurer entre *Le Rêve de D'Alembert* et les articles de Ménuret pour l'*Encyclopédie*, ce qui, dans la médecine vitaliste, alimente la pensée de Diderot et comment. Pourquoi, par exemple, Diderot se nourrit-il d'abord des théories vitalistes et non des autres théories possibles concurrentes ? Qu'apportent à Diderot les articles de Ménuret (avec d'autres textes qui ne nous intéressent pas ici) qui l'autorise à écrire *Le Rêve de D'Alembert* ?

### 1. Penser le vivant

Une doctrine médicale, c'est une pratique et des expériences inséparables d'une conception du vivant à laquelle elles renvoient, sur laquelle elles s'appuient, et dans le cadre de laquelle ces observations et ces expériences font sens. Si l'on cherche ce que Diderot trouve dans la doctrine vitaliste qui lui convient, on peut trouver des éléments de réponse dans la façon dont Ménuret accomplit le nécessaire travail pour situer cette doctrine dans le champ conflictuel et aussi concurrentiel des doctrines médicales, qui sont autant de conceptions de l'homme et du vivant en général. Ménuret est conscient de cette lutte des paradigmes et la façon dont il situe la doctrine vitaliste par rapport aux autres met particulièrement en valeur ce que Diderot y aperçoit et par où il peut s'y reconnaître : un modèle pour penser l'humain, le corps, la vie en général, adéquat à sa pensée.

Il faut rappeler ici rapidement ce que l'on peut nommer « l'antinomie du matérialisme » que Diderot travaille à surmonter :

- a) Contre Lucrèce et contre tout ce qui pourrait s'assimiler à un mécanisme « pur », Diderot affirme que le *mouvement ne produit pas la vie* : il y a, comme le précisent l'article NÂÎTRE de l'*Encyclopédie* et la lettre à Sophie Volland du 17 octobre 1759, de l'irréductible dans la vie.
- b) Mais l'âme n'est qu'un nom pour baptiser la difficulté et surtout pas une solution au problème ainsi posé : elle ne tombe pas dans le corps pour donner la vie, et celui qui soutiendrait une telle thèse s'exposerait à une série de difficultés, de problèmes et de contradictions intenable, dont Diderot, comme tous les matérialistes du XVIII<sup>e</sup> siècle, se délecte régulièrement à faire l'inventaire.
- c) Diderot, dans le premier dialogue du *Rêve de D'Alembert* propose une sortie à cette alternative dont les deux branches opposées sont toutes deux insatisfaisantes. Cette sortie de l'antinomie est purement systématique, comme le disait l'article NÂÎTRE, c'est-à-dire à la fois hypothétique et métaphysique. Il s'agit de ce que l'on peut appeler la *dynamique matérielle* : la pensée du passage de l'insensible au sensible sur le modèle du passage de la force morte à la force vive.

Or, on peut montrer que cette antinomie et sa résolution, que Diderot rencontre et traite dans le champ proprement métaphysique, sont reproduites, de façon autonome et séparée, dans le champ des sciences de la vie. Il n'y a pas là juxtaposition ou influence, mais bien homologie de structure entre, d'un côté, le débat métaphysique et, de l'autre, le débat médical. C'est bien cette homologie que Diderot constate d'abord et c'est à partir de ce constat qu'il peut affirmer par la bouche de Bordeu qu'en un sens, même si leurs discours se sont développés sur des terrains différents, il n'y a « aucune différence entre un médecin qui veille et un philosophe qui rêve. » (DPV, XVII, 122 ; GF, 88). La solution de l'antinomie du matérialisme proposée par le philosophe peut dès lors s'adosser à la conception du corps et de la vie défendue par le médecin. Comment cette dialectique, dans les articles de Ménuret, est-elle reproduite dans le champ médical ?

a) Ménuret affirme qu'il n'est pas pertinent de tout réduire dans le vivant à une matière insensible, et s'oppose ainsi aux modèles du corps proposés par ceux qu'il nomme les Chimistes et les Mécaniciens. Il faut refuser à la fois le paradigme du laboratoire et celui de la machine :

7. Sur ces thèmes dans la pensée de Diderot, je me permets de renvoyer à mon introduction au *Rêve de D'Alembert* (GF-Flammarion, 2002) ainsi qu'aux chapitres sur ce même texte dans mon *Diderot philosophe* (Champion, 2003).

On métamorphosa le corps humain en alambic ; le sang fut regardé comme un magasin de différents sels, de soufre, et autres principes chimiques ; on plaça dans toutes les parties et dans tous les couloirs, des ferments particuliers destinés à chaque sécrétion ; en un mot, on pensa que les effervescences, fermentations, et autres phénomènes chimiques qu'on observe dans les laboratoires, devaient se remarquer aussi dans le corps humain. [...] Les Mécaniciens ont succédé aux Chimistes ; ils se sont élevés sur les débris de la Chimie, dont ils ont renversé les opinions ; le corps humain changea dans leur main de nature ; il cessa d'être laboratoire, et fut transformé en un magasin de cordes, de leviers, poulies, et autres instruments de mécanique, dont le principal but devait être de concourir au mouvement des humeurs ; en un mot, le corps fut regardé comme une machine statico-hydraulique ; et on ne balança pas un moment à en expliquer toutes les fonctions par les voies aveugles et démontrées géométriquement de la mécanique inorganique. (Art. INFLAMMATION, VIII, 710-711)

b) L'échec, pour Ménuret inévitable, du mécanisme pur, de la « mécanique inorganique », a entraîné chez les médecins une réaction et a conduit à réintroduire l'âme dans la considération du vivant, en lui accordant une place cruciale. « Les éclectiques ou animistes, avec Stahl, ou plutôt Hippocrate leur chef, voyant ou croyant voir l'impossibilité de déduire tous les mouvements humains d'un pur mécanisme, ont recouru à une puissance hyper-mécanique, qu'ils en ont fait le premier auteur. » (*ibid.* VIII, 712) On a là l'exemple type d'une de ces mauvaises dialectiques comme les auteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle aiment à les décrire. Cette lutte qui pourrait durer toujours, sous la forme d'un éternel balancement entre la « mécanique inorganique » et l'« animisme », va d'Hippocrate à Stahl, et sa description par Ménuret n'est pas sans évoquer la narration kantienne de la guerre entre le scepticisme et le dogmatisme, toujours recommencée et sans issue avant la solution critique qui doit y mettre un terme. Un des points les plus indéfendables du stahlianisme, pour Ménuret, est qu'il se présente comme un finalisme. C'est là un élément important pour Diderot, car la notion d'âme et le finalisme, qu'il a critiqué par ailleurs pour des raisons métaphysiques, vont ici être refusés pour les raisons internes à la science de la vie :

On a cru voir l'âme ou la nature, bonne et prévoyante mère, opérer avec choix et succès, quoiqu'à l'aveugle, guérir obligeamment des maladies qu'elle ne connaît pas, et manier avec intelligence des ressorts dont la structure et le mécanisme lui sont aussi cachés : qu'importe ? On a observé dans l'éternuement une quantité de muscles mis en jeu et mus d'une façon particulière très appropriée pour balayer et emporter les parties âcres qui irritaient la membrane pituitaire ; dans le vomissement, un mécanisme très joliment imaginé pour dégager l'estomac surchargé, sans chercher, sans

faire attention que ces effets auraient peut-être pu être exécutés avec moins d'efforts et moins de dépense de fluide nerveux. On a crié que ces opérations se faisaient le mieux qu'il fût possible dans la plus parfaite des machines, et conséquemment par la plus spirituelle et la plus bienfaisante des intelligences ; tous les viscères, tous les vaisseaux sont parsemés de nerfs, qui semblent être ses émissaires et ses espions qui l'avertissent des irritations, des dérangements qui demandent son action ; ils sont munis et entourés de fibres musculaires propres à exécuter les mouvements que l'âme juge nécessaires. (*ibid.* VIII, 712)

c) La sortie de l'antinomie vient du constat du double échec des Mécaniciens et des Animistes. Ces derniers ont bien vu qu'il fallait considérer les animaux comme des composés vivants et organisés, mais la faculté motrice qu'ils proposent pour expliquer les caractéristiques du vivant ne saurait être celle qu'ils avancent. D'une part parce que l'âme spirituelle ne sait pas et souvent même ne sent pas ce qui se passe dans le corps, qu'elle est souvent absente au corps sans que le corps cesse de fonctionner, et enfin qu'il faut bien admettre que les végétaux aussi manifestent certains des mécanismes qui se retrouvent dans les animaux. D'autre part parce que le vivant est loin d'être aussi finalisé dans ses fonctions que les stahliens le prétendent : les phénomènes d'inflammation, par exemple, se produisent de façon uniforme et sont quelquefois bénéfiques au corps, mais souvent indifférents ou même nuisibles ils ne témoignent donc pas d'une cause intelligente qui les dirigerait vers une fin bonne, mais bien plutôt d'un mécanisme aveugle. Les termes employés doivent ici une fois de plus attirer notre attention sur le caractère non univoque du mot « mécanisme » lorsqu'il est employé par les auteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ménuret, qui a refusé la « mécanique inorganique » des Mécaniciens, dit bien qu'il y a « mécanisme aveugle », au sens où il est sans dessein intelligent et ne témoigne ni d'une âme ni d'une finalité providentielle. Le corps vivant possède quelque chose qui le caractérise, et qui n'est pas l'âme — Ménuret insiste à plusieurs reprises sur le caractère inintelligible d'une telle notion, dont on devrait se passer toujours en médecine<sup>8</sup>. Il s'agit de la *sensibilité*, qui pour Ménuret est synonyme de l'irritabilité repérée par Glisson, ou encore de la mobilité ou contractilité. Elle est présente dans tout le corps, y compris dans les parties séparées du corps, ce qui atteste qu'elle n'est pas du ressort de l'âme.

8. « La séparation de l'âme d'avec le corps, mystère peut-être plus incompréhensible que son union, est un dogme théologique certifié par la Religion, et par conséquent incontestable ; mais nullement conforme aux lumières de la raison, ni appuyé sur aucune observation de Médecine. Ainsi nous n'en ferons aucune mention dans cet article purement médicinal, où nous nous bornerons à décrire les changements qui arrivent au corps, et qui seuls tombant sous les sens, peuvent être aperçus par les médecins. » (art. MORT, X, 718)

Cette propriété entièrement hors du ressort de l'âme, également présente, quoique dans un degré moins fort et moins durable dans les parties séparées du corps, que dans celles qui lui restent unies, est le principe moteur, la nature, l'archée, etc. Elle suffit pour expliquer la fièvre, l'inflammation et les autres phénomènes de l'économie animale qu'on déduisait de l'âme ou nature. (art. INFLAMMATION, VIII, 713 b)

Il faut noter que Ménuret, qui peut par ailleurs avoir des mots très durs pour la doctrine animiste, souligne l'aspect positif de cette nouvelle école, et de la controverse même qui s'introduit en médecine avec elle : cette lutte des paradigmes encourage l'observation et impose cet esprit philosophique qui se nourrit de faits. C'est là un point très important pour Ménuret, chez qui le souci de l'observation est permanent, et dont certaines remarques de l'article OBSERVATION pourraient être rapprochées utilement des *Pensées sur l'interprétation de la nature*.

Toujours est-il que le modèle vitaliste, comme dépassement de l'antinomie dans le champ médical, propose une nouvelle façon d'envisager le corps humain à opposer aux doctrines précédentes. Il faut maintenant concevoir le corps comme un assemblage de petits corps semblables et vivants, qui ont chacun leur vie et leur sensibilité propre, et qui se fondent dans une vie et une sensibilité générale qui est la vie de l'organisme. La vie est partout, et peut se lire aux différents niveaux d'organisation du vivant : la molécule, l'organe, l'organisme.

Le corps ne doit paraître que comme un assemblage infini de petits corps semblables, également vivants, également animés, qui ont chacun une vie, une action, une sensibilité, un jeu et des mouvements propres et particuliers, et en même temps, une vie, une sensibilité, etc. communes et générales. Toutes les parties concourant chacune à leur façon, à la vie de tout le corps, influent réciproquement les unes sur les autres, et se correspondent toutes. (art. POULS, XIII, 240)

Cette description est évidemment à rapprocher de celle que D'Alembert développe dans ce que Mlle de Lespinasse nomme le « préambule » (DPV, XVII, 120 ; GF, 85) de son délire. À un point vivant s'ajoute un autre point vivant, le tout formant un tissu de petits êtres sensibles, qui possède une sorte d'unité grâce à une continuité sensible, une communauté de sensibilité de toutes ces molécules, entre lesquelles s'exercent l'action et la réaction habituelles (DPV, XXVI, 117-119 ; GF, 83-84). C'est dans le cadre énoncé par cette théorie du vivant qu'intervient la fameuse comparaison avec la grappe d'abeille qui suit immédiatement ce préambule. Diderot pouvait difficilement l'ignorer, ayant pu la lire à diverses sources, comme le rappelle Ménuret, qui fait de cette image le modèle même de la nouvelle compréhension de l'homme proposée par le vitalisme :

Les Médecins ou Philosophes qui ont étudié l'homme et qui ont bien observé par eux mêmes, ont vu cette sympathie dans tous les mouvements

animaux, cet accord si constant et si nécessaire dans le jeu des différentes parties les plus éloignées et les plus disparates ; ils ont vu aussi le dérangement qui résultait dans le tout du désaccord sensible d'une seule partie. Un médecin célèbre (M. de Bordeu) et un illustre physicien (M. de Maupertuis) se sont accordés à comparer l'homme envisagé sous ce point de vue lumineux et philosophique à un groupe d'abeilles qui font leurs efforts pour s'attacher à une branche d'arbre, on les voit se presser, se soutenir mutuellement, et former une espèce de tout, dans lequel chaque partie vivante à sa manière, contribue par la correspondance et la direction de ses mouvements à entretenir cette espèce de *vie* de tout le corps, si l'on peut appeler ainsi une simple liaison d'actions. (art. OBSERVATION, XI, 318)

Roselyne Rey (*Op. cit.* p. 159) souligne que ce passage mérite d'être comparé avec le passage de Bordeu correspondant. Car, s'ils ont bien en commun l'image de l'essaim qui vient dire la liaison particulière des organes dans un tout, il apparaît que Bordeu l'utilisait pour souligner l'indépendance des organes (chacun faisant pour ainsi dire « machine à part »), alors que Ménuret s'en sert pour mettre en valeur l'interaction (dans le même passage, l'essaim d'abeilles est opposé au « troupeau de grues »). Il y a dans ces deux manières de mettre l'accent sur le sens de cette image une tension cruciale pour Diderot, qui pousse l'expression de la différence des organes plus loin que Bordeu, en affirmant que chacun est un animal indépendant, mais qui, lorsqu'il se sert de l'image de la grappe, tend à la modifier dans le sens d'un renforcement de la solidarité des parties, en proposant un essaim dans lequel les pattes des abeilles sont fondues ensemble, pour mettre en valeur la différence entre un agrégat d'animaux contigus et la continuité sensible manifestée par le corps vivant<sup>9</sup>.

Le modèle général de compréhension du corps humain proposé par les vitalistes est notamment exposé par Ménuret à l'article *ÆCONOMIE ANIMALE*. Trois de ses points les plus saillants peuvent être rapprochés de la conception du vivant développée dans le *Rêve de D'Alembert*. Tout d'abord, Ménuret développe l'idée qu'un sentiment général, une vie sensible et indifférenciée première, se diversifie en vies particulières, propres à chacun des organes, qui ont donc chacun leur sensibilité particulière ; l'ensemble de ces vies forme la vie générale du corps animal, dont l'exercice total bénéficie à chacune de ces parties, la circulation du sang et des humeurs servant à nourrir chaque organe, et le surplus des

9. Il convient de noter que, dans ces sources ajoutées l'une à l'autre qui se fondent dans l'image de l'essaim du *Rêve de D'Alembert*, l'influence déterminante nous semble rester celle de Maupertuis, tel que Diderot le commentait dans *Interprétation de la nature* : les abeilles venaient alors servir d'image aux molécules sensibles, ce qui est encore le cas dans le *Rêve* (alors que chez Bordeu et Ménuret, elles représentent plutôt les organes). (Cf. ci-dessous l'article d'Annie Ibrahim)

parties nutritives servant à la fabrication de la semence<sup>10</sup>. Deuxièmement, Ménuret insiste sur le triple rôle des fibres nerveuses, qui se différencient dans les différents sens externes<sup>11</sup>, constituent et produisent en tant que fibres du cerveau les éléments de la pensée (idée, mémoire, imagination, jugement — Ménuret ajoute avec prudence que cela se fait « de concert avec l'opération de l'âme » — et enfin donnent à chaque partie du corps son appétit (Diderot dirait « sa volonté ») propre<sup>12</sup>. Enfin, la santé, la vie du tout est pensée comme équilibre, principalement entre la tête et les organes de la digestion, dans lequel le diaphragme joue un rôle central, et qui peut être pensé selon le schéma action-réaction<sup>13</sup>.

Ce dernier point mérite qu'on s'y arrête, car il permet d'éclairer une conception de l'homme qui, dans les trois dialogues de Diderot, reste sous-jacente et non explicitée, alors même que c'est celle dont toutes les analyses mises en œuvre dans *Le Rêve de D'Alembert* témoignent. Le lecteur de Diderot, du moins celui qui n'est pas spécialiste de l'histoire de la médecine, est en effet souvent en droit de se demander ce que l'auteur entend par « action et réaction habituelle », d'où vient l'idée que la tête ou les intestins peuvent dominer, ou encore pourquoi le diaphragme possède une telle importance. Les textes de Ménuret pour l'*Encyclopédie*, en tant qu'ils forment un ensemble assez complet de médecine vitaliste, permettent de répondre à ces questions, dans la mesure où ces thèses y sont répétées et

10. « Dès que le souffle vivifiant de la divinité a animé cette machine, mis en jeu la sensibilité des différents organes, répandu le mouvement et le sentiment dans toutes les parties, ces deux propriétés diversement modifiées dans chaque viscère, se reproduisent sous un grand nombre de formes différentes, et donnent autant de vies particulières dont l'ensemble, le concours, l'appui mutuel forment la *vie* générale de tout le corps ; chaque partie annonce cet heureux changement par l'exercice de la fonction particulière à laquelle elle est destinée. » (art. ÉCONOMIE ANIMALE, XI, 361)

11. Bordeu expose des idées très voisines lorsqu'il explique à Mille de Lespinasse de quelle façon chacun des brins du faisceau s'est transformé en un organe particulier, chaque organe possédant une sensibilité propre (à partir d'une différenciation de la sensibilité pure du faisceau sensible). (DPV, XVII, 145-148 ; GF, 112-114)

12. « Les nerfs *agissants* aussi dans les organes des sens externes, l'œil, l'oreille, le nez, la langue, la peau, excitent les sensations qu'on appelle *vue, ouïe, odorat, goût, et toucher* ; le mouvement des fibres du cerveau (de concert avec l'opération de l'âme, et conséquemment aux lois de son union avec le corps), détermine les sensations internes, les idées, l'imagination, le jugement et la mémoire. Enfin, le sentiment produit dans chaque partie des appétits différents, plus ou moins marqués ; l'estomac appète les aliments ; le gosier, la boisson ; les parties génitales, l'éjaculation de la semence ; et enfin tous les vaisseaux sécrétoires, l'excrétion de l'humeur séparée » (art. ÉCONOMIE ANIMALE, XI, 361)

13. « On est très-porté à penser que le premier mobile de la vie proprement dite, est le diaphragme ; et à le regarder au moins d'abord comme une espèce de balancier qui donne le branle à tous les organes ; il est au moins bien évident, que commencer à vivre a été pour tout animal respirant, éprouver l'influence de la première contraction du diaphragme. » (art. ÉCONOMIE ANIMALE, XI, 366)

justifiées de telle sorte qu'il n'y a guère à s'étonner si Diderot, qui n'écrit pas *Le Rêve de D'Alembert* comme un texte pédagogique ou comme un traité (ce qu'aurait pu être les *Éléments de physiologie*), semble souvent les tenir pour acquises. Ainsi Ménuret écrit-il à l'article PARAPHRÉNÉSIE :

En nous en rapportant uniquement à l'observation exacte et réfléchie des symptômes qu'on observe dans beaucoup de phrénésies<sup>14</sup>, nous pouvons nous convaincre que souvent le délire est la suite d'une affection du diaphragme, inflammatoire ou non, que les dérangements de ce viscère, qui est comme le pivot de la machine, jettent beaucoup de trouble dans l'économie animale [...]; on peut assurer en général qu'il y a entre le cerveau et les viscères abdominaux une influence réciproque, un rapport mutuel, très considérable, dont les effets, à peine soupçonnés par le vulgaire médecin, frappent l'observateur attentif. (art. PARAPHRÉNÉSIE, XI, 921)

Cette thèse qui fait du corps vivant un équilibre et qui accorde un rôle important à la région épigastrique est répétée dans nombre d'articles et en particulier dans ceux qui concernent ce que nous appellerions aujourd'hui la maladie mentale, tels MALADIE NOIRE ou MÉLANCOLIE, qui représentent une part importante de la contribution de Ménuret à l'*Encyclopédie*. La mélancolie, ainsi, trouve selon Ménuret ses causes immédiates dans le bas ventre, le cerveau étant affecté de façon seconde, par sympathie, tant est grande l'influence de la région épigastrique sur le reste du corps.

La médecine vitaliste rend ainsi possible une conception générale de l'homme considéré indépendamment de l'âme. Le point est important, car c'est bien ce que ne permettait ni, évidemment, l'animisme finaliste des stahliens, ni même le mécanisme pur d'inspiration cartésienne pour lequel, comme chez Descartes, il faut encore une âme pensante pour rendre compte de tous les phénomènes qui ont un lien avec la pensée. On comprend donc pourquoi la conception vitaliste de l'homme est finalement la seule qui soit réellement adéquate au projet diderotien de se débarrasser de l'idée d'âme spirituelle.

À la question dont Kant fera la synthèse de toutes les interrogations philosophiques — qu'est-ce que l'homme ? — Diderot et Ménuret répondent par avance : une sensibilité générale, modifiée dans chaque organe, qui crée un assemblage dont les parties sont dans un rapport d'action et de réaction, qui fait la vie et la santé du gros animal.

Qu'est-ce que l'homme ? ou pour éviter toute équivoque, que la méchanceté et la mauvaise foi sont si promptes à faire valoir ; qu'est-ce que la machine humaine ? Elle paraît à la première vue, un composé harmonique de différents

14. Pour ce mot, nous gardons l'orthographe d'époque, qui fait mieux ressortir la racine commune *phrên*, *phrenos*, « diaphragme ».

ressorts qui mus chacun en particulier, concourent tous au mouvement général ; une propriété générale particulièrement restreinte aux composés organiques, connue sous les noms d'*irritabilité* ou *sensibilité*, se répand dans tous les ressorts, les anime, les vivifie et excite leurs mouvements ; mais modifiée dans chaque organe, elle en diversifie à l'infini l'action et les mouvements ; par elle les différents ressorts se bandent les uns contre les autres, se résistent, se pressent, agissent et influent mutuellement les uns sur les autres ; cette commixture réciproque entretient les mouvements, *nulle action sans réaction*. De cet antagonisme continuel d'actions, résulte la vie et la santé. (art. SPASME, XV, 435)

Cet animal particulier qu'est l'homme est caractérisé par l'équilibre de la tête et du ventre, le diaphragme jouant le rôle d'un balancier. La santé n'est autre que l'équilibre entre les deux, sur le mode actif d'un heureux antagonisme. Mais lorsque l'un domine trop l'autre, la machine se dérègle, et le tout est affecté.

Parmi les différentes parties, celles dont le département est le plus étendu, sont sans contredit, la tête et le ventre, l'influence de leurs fonctions est la plus générale ; ces deux puissances réagissent mutuellement l'une sur l'autre, et par cette contrainte d'action, lorsqu'elle est modérée, se conservent dans une tension nécessaire à l'exercice de leurs fonctions respectives ; mais leurs efforts se réunissent sur le diaphragme, cet organe le premier mû dans l'enfant qui vient de naître, doit être regardé comme le grand mobile de tous les autres ressorts, comme la roue maîtresse de la machine humaine, comme le point où les dérangements de cette machine viennent se concentrer, où ils commencent et d'où ils se répandent ensuite dans les parties analogues. (art. SPASME, XV, 436)

Un tel modèle intéresse le médecin aussi par ses conséquences, en tant qu'il offre une grille interprétative pour l'analyse des dysfonctionnements de l'organisme, qui vont être pensés en terme de déséquilibre : lorsque l'une des parties domine par trop les autres, cela est nuisible pour l'ensemble des parties. Les dérangements du bas ventre peuvent produire la mélancolie et toutes sortes d'affections phrénétiques ; à l'inverse, « si une crainte excessive ou une joie trop vive nous saisit ; si l'esprit ou le sentiment est trop occupé d'un seul objet, il se fatigue et s'incommode, le ressort de la tête augmentant et surpassant celui du bas-ventre, devient cause de maladie. » (*ibid.* XV, 436) Aussi, puisqu'il est dangereux de laisser une partie dominer, cette compréhension de l'homme invite-t-elle à élaborer une philosophie pratique qui pense de façon nouvelle et conforme à notre nature l'usage des plaisirs et l'économie passionnelle : « Théorie importante qui nous manquait, qui nous donne un juste coup d'œil pour exciter et modérer nos passions d'une manière convenable. » (*ibid.* XV, 436)

Les exemples de dysfonctionnement du système de l'économie animale, qui abondent dans les articles de Ménuret, mettent en valeur

l'application de la théorie générale aux cas particuliers. Ils viennent tenir le même rôle dans la deuxième partie du second entretien de Diderot. On trouve d'ailleurs sans peine pour chaque cas évoqué chez celui-ci un cas correspondant chez celui-là, qu'il s'agisse de l'évocation assez générale des causes de la mélancolie ou de celle, plus particulière, des dangers d'un travail intellectuel excessif : le « cela est dangereux » (DPV, XVII, 174 ; GF, 147) de Bordeu renvoie chez Ménéret à l'idée que les études trop poussées peuvent être cause de jaunisse (art. JAUNISSE) ou de manie : « Les personnes pesantes, stupides ; celles qui sont au contraires douces, d'un esprit vif, pénétrant, les poètes, les philosophes, les mathématiciens, ceux qui se livrent avec passion aux analyses algébriques, sont les plus sujets à cette maladie. » (Art. MANIE, X, 32). Même la paralysie sensible de La Condamine (DPV, XVII, 159 ; GF, 130) renvoie à l'exposition du cas analogue d'un correspondant de l'Académie des sciences chez Ménéret (art. PARALYSIE).

## 2. *Penser la pratique*

Une des caractéristiques de la théorie vitaliste que Ménéret aime à mettre en valeur et qui contribue sans nul doute à son importance aux yeux de Diderot est qu'elle a des conséquences pratiques décisives, en médecine comme en morale.

Sur le plan médical, Ménéret insiste à plusieurs reprises sur le fait que le vitalisme implique une pratique spécifique. C'est une théorie qui favorise l'observation du patient, et qui s'oppose en cela aux « théories ordinaires qui tyrannisent le praticien et l'asservissent au joug souvent funeste du raisonnement » (art. SPASME, XV, 437). Au lieu de s'interposer entre le médecin et le malade, et d'entraîner à la prescription de remèdes violents, notamment la saignée, la théorie vitaliste guide le médecin dans un examen attentif du malade qui le mène à prescrire quand cela s'impose des purgatifs légers. Ménéret dresse là une opposition terme à terme de la bonne et de la mauvaise pratique médicale : la saignée s'oppose au purgatif léger comme le « théoriste inconsidéré » s'oppose au « praticien observateur » (*ibid.*). Et Ménéret peut conclure, ouvrant la voie à un semi-scepticisme comme on en rencontre souvent chez Diderot : « il résulte évidemment que quand même les fondements de ce système seraient aussi faibles qu'ils sont solides, il n'en serait pas moins infiniment préférable à tous ceux que nous connaissons. » (*ibid.* XV, 438)

On le voit, les articles de Ménéret imposent un portrait du bon médecin qui prépare celui de Bordeu par Diderot.

Suivons-le au lit des malades, interprète et ministre de la nature, dont il a su pénétrer les mystères, éclairer la marche, qui connaît son pouvoir et sa

manière d'agir, son but et les moyens qu'elle prend pour parvenir, il ne voit dans la maladie la plus orageuse, qu'un travail forcé de la nature ; il sait séparer les accidents les plus capables d'en imposer du fond de la maladie, par le peu de changement qu'ils font sur le *pouls* ; il suit la nature pas à pas, modère ses efforts trop violents, les augmente quand ils sont faibles, s'il voit de loin la mort déjà décidée, il ne l'accélère pas par des remèdes déplacés, si la nature ménage une terminaison heureuse, il en est instruit d'avance, il la rend plus facile, plus sûre et plus heureuse, en préparant les voies, disposant les vaisseaux, et sollicitant doucement les humeurs vers les organes qui doivent être le siège de l'excrétion indicatoire ; les malades bientôt hors de danger, sans éprouver les langueurs ennuyeuses d'une pénible convalescence, sont tout aussitôt bien portants ; ils passent rapidement des horreurs de la mort et de la maladie aux délices de la vie et de la santé ; il me serait facile de relever ce tableau, qui n'est point chargé par le contraste de celui que présentent les médecins qui, sourds à la voix de la nature, qu'ils ne connaissent pas, négligent les moyens les plus assurés pour s'instruire de sa marche, ne voyant dans les maladies que l'assemblage effrayant des symptômes dangereux qui leur paraissent tendre manifestement à la destruction du principe de la vie ; interdits et tremblants ils se hâtent d'arracher l'épine fatale qui cause tous ces accidents, ils n'oublient rien ; donnent remèdes sur remèdes, et redoublent à chaque instant sans choix et sans considération des efforts inutiles ou pernicieux ; semblables à ces personnes qui, prêtes à se noyer, tâchent par la multiplicité de leurs mouvements, d'échapper à une mort prochaine ; ils se débattent en vain ; leurs efforts, peu modérés et mal dirigés, ne servent qu'à les affaiblir, et à les précipiter plus tôt : par cette pratique aveugle, par ces remèdes donnés sans indications, ces médecins tantôt diminuent la force d'une fièvre nécessaire, tantôt détournent la nature d'une métastase salutaire, souvent suspendent des excrétions critiques et décisives, pour en procurer d'autres qui sont indifférentes ou nuisibles. Les morts qui succèdent en foule, deviennent, pour celui qui sait en profiter, l'école la plus avantageuse, mais horrible, où il ne s'éclaire qu'en gémissant. (art *POULS*, XIII, 239)

Ce bon médecin qui n'est pas dogmatique se caractérise d'abord par le fait que, comme Bordeu et D'Alembert au début du second dialogue, « il déteste les remèdes » (DPV, XVII, 116 ; GF, 80) et pense que, dans beaucoup de cas, comme le dira le personnage de Bordeu à propos de D'Alembert, il n'y a rien à prescrire au patient<sup>15</sup>. Le mieux à faire est souvent

15. « La doctrine du *pouls* fait revivre les droits de la nature, rappelle la vraie médecine d'observation, appuyée sur les crises, et pratiquée avec tant d'éclat par le grand Hippocrate. Un des plus singuliers reproches qu'on lui ait fait, et qui en est un éloge très flatteur, est d'empêcher qu'on ne donne beaucoup de remèdes ; on ose avancer, pour en faire un crime, que *les recherches sur le pouls, quelquefois obscures, souvent inutiles, sont aussi capables d'arrêter le médecin dans ses opérations*. [...] Eh ? que peut-il arriver de plus heureux à un médecin que d'épargner au malade le désagrément, l'incommodité et les suites

de s'abstenir de tout secours, et de laisser la nature être le médecin du malade. Médecin aveugle, certes, et non providentiel, qu'il faut parfois guider un peu, mais seul véritablement efficace.

Quel parti doit donc prendre le médecin pour guérir sûrement et sans danger cette maladie ? Quel secours doit-il employer ? aucuns. Il n'a dans ce cas, comme dans presque toutes les maladies, qu'à laisser faire la nature, qu'à la suivre, lui obéir servilement, et se bien garder de prétendre la maîtriser ; elle est le vrai médecin, qui quoique peu instruite de la situation et de la structure des ressorts de la machine, sait mettre en mouvement les plus convenables dans le temps le plus propre et de la façon la plus sûre ; elle a su ménager une voie pour la terminaison de la maladie dont il s'agit. (art. PLICA POLONICA, XII, 769)<sup>16</sup>

Le bon médecin travaille avec la nature, et retrouve en cela une pratique que Ménuret attribue à Hippocrate (auquel Bordeu fait référence au début du troisième dialogue) : « Hippocrate a principalement observé la maladie laissée à elle-même, et il nous a laissé tirer cette heureuse conséquence, *donc la maladie se guérit souvent par les seuls efforts de la nature.* » (art. OBSERVATEUR, XI, 312) Mais alors, quelle est donc sa pratique ? que fait-il au chevet des malades ? Il est d'abord et avant tout sémiologue — c'est d'ailleurs la spécialité de Ménuret dans l'*Encyclopédie*. Il étudie ces *signes* que sont, pour qui sait les déchiffrer, le pouls, la respiration, la peau, qui lui permettent de *prévoir* l'issue de la maladie et de savoir s'il y a quelque chose à faire pour aider le cours de la nature. C'est bien ce que fait Bordeu en arrivant au chevet de D'Alembert dans le second dialogue : « le pouls est bon... un peu faible... la peau moite... la respiration facile. » (DPV, XVII, 115 ; GF, 80 ). D'Alembert, n'était cette faiblesse de pouls qui témoigne de la fatigue consécutive à sa nuit agitée, présente un bon tableau clinique suivant la sémiologie de Ménuret, car la peau moite, marquant la chaleur qui suit un accès de fièvre est ici comprise, contrairement à ce que le lecteur contemporain pourrait croire, comme un bon symptôme, qui témoigne de l'harmonie interne des parties du corps, c'est-à-dire de la santé<sup>17</sup>.

fâcheuses d'un remède dégoûtant, fatiguant, très souvent inutile, et quelquefois pernicieux, et de s'épargner à soi-même les plaintes et les reproches du malade, les murmures des parents, les clameurs des amis et les remords de sa conscience. » (art. POULS, XIII, 239)

16. Il faut évidemment rattacher à ce type de propos l'échange entre Mille de Lespinasse et Bordeu : « Y aurait-il bien du danger pour lui, à ce que vous ne le vissiez pas ? BORDEU : Moins peut-être qu'à le voir. Si la nature ne fait pas la besogne sans moi ; nous aurons bien de la peine à la faire ensemble ; et à coup sûr je ne la ferai pas sans elle. » (DPV, XVII, 163 ; GF, 135 )

17. « Tant que subsiste cette admirable harmonie entre toutes les parties du corps, leurs vies et leurs actions, qui constitue proprement la santé, l'organe extérieur ou la *peau*, contrebalance avec efficacité la résistance et les efforts des puissances internes, et il est à son

C'est à n'en pas douter sur le plan moral que les conséquences pratiques de la nouvelle compréhension du vivant proposée par les vitalistes sont les plus importantes pour Diderot. Ménuret va insister en effet sur l'idée qu'il faut fonder la morale sur la nature, et sur la nature humaine en particulier, faute de quoi on risque les pires conséquences. Il remarque à cet égard que les mœurs, les traditions et surtout les préjugés religieux ont souvent contribué à imposer aux hommes des règles inadéquates à leur nature. L'idée n'est pas neuve et l'on sait que Diderot, comme un certain nombre d'autres, la défendait avant même de lire les médecins vitalistes. Mais ce qui peut ici intéresser particulièrement Diderot, c'est qu'elle est énoncée par Ménuret à partir et sur le fondement d'un savoir médical sur le corps, d'une connaissance de la physiologie humaine. C'est par les moyens de l'observation savante et en se réclamant de cette position d'observateur, que Ménuret retrouve ce que Diderot affirmait avant *Le Rêve de D'Alembert*, en se fondant sur d'autres arguments.

Ce qu'il y a encore de plus étonnant, c'est que nos moralistes soient si peu *observateurs*, ils composent dans leur cabinet des traités de morale sans avoir jeté un coup d'œil sur les hommes ; remplis d'idées vagues, chimériques, ensevelis dans les préjugés les plus grossiers, les plus contraires à la vérité, ils se représentent les hommes tout autrement qu'ils sont et qu'ils doivent être, et dictent des règles, des arrêts qu'ils prétendent être émanés du sein de la divinité, dont l'exécution est très souvent contraire à la raison, au bon sens, quelquefois impossible. Qu'il serait à souhaiter qu'on observât, qu'on vît avec des yeux bien disposés et bien organisés les choses telles qu'elles sont ! peut-être se convaincraient-elles que elles sont comme elles doivent être, et que vouloir les faire aller autrement est une prétention imaginaire et ridicule. (art. OBSERVATEUR, XI, 310)

C'est évidemment sur le plan de la morale sexuelle, le plus polémique, objet du troisième dialogue, que cet apport de Ménuret est le plus important dans la perspective diderotienne. Lorsque Bordeu soutient qu'on a fait les lois civiles et religieuses concernant l'acte de la génération « sans aucun égard à la nature des choses et à l'utilité publique » (GF, 170 ; DPV XVII, 196), les propos du personnage peuvent s'appuyer sur ceux du collaborateur de l'*Encyclopédie*. Diderot trouve dans les articles de Ménuret des éléments pour repenser la morale sexuelle en s'appuyant sur des bases expérimentales. L'attitude de Ménuret est la première chose à souligner : il choisit de

tour soutenu et comme repoussé par leur action opposée [...] L'exercice complet de toutes ces fonctions se manifeste par le bien-être général, et en particulier par les qualités de la *peau*, qui est alors sensible, modérément chaude, molle, souple, humectée, et d'une couleur particulière propre, qu'on appelle *couleur de chair*. » (art. PEAU, XII, 219)

considérer le rapport sexuel indépendamment de toute considération religieuse (« nous n'envisagerons le mariage que sous le point de vue où il est synonyme à *coït* », art. MARIAGE (*Medec. Diète*) X, 116).

Or le rapport sexuel est nécessaire à la nature humaine, il contribue à l'équilibre qui fait la santé. En effet, le corps (en particulier chez les sujets jeunes) produit une humeur surabondante, dont il doit se débarrasser, selon une loi générale qui concerne toutes les sécrétions indifféremment :

Toute sécrétion semble, dans l'ordre de la nature, exiger et indiquer l'excrétion de l'humeur séparée ; ainsi l'excrétion de la semence devient, suivant ces mêmes lois, un besoin, et sa rétention un état contre nature, souvent cause de la maladie, lorsque cette humeur a été extraite, préparée, travaillée par les testicules devenus actifs, et qu'elle a été perfectionnée par son séjour et son accumulation dans les vésicules séminales. (art. MARIAGE, X, 116)<sup>18</sup>

La pollution nocturne, lorsqu'elle n'est pas le résultat d'une maladie, est un exemple de cette excrétion naturelle de l'humeur surabondante. Chez les personnes qui par choix ou par état vivent dans une continence trop rigoureuse, elle « sert à entretenir la santé par l'excrétion nécessaire d'une humeur superflue [...] ces personnes, après avoir éprouvé pendant la nuit une de ces *pollutions* innocentes et salutaires, loin d'en être affaiblies, n'en sont que mieux portantes, plus alertes, et plus disposés. » (art. POLLUTION NOCTURNE, XII, 922-923) Aussi, Bordeu suppose-t-il (à tort) que D'Alembert a passé une fin de nuit paisible après son éjaculation du second dialogue (DPV XVII, 130 ; GF, 94).

Mais, si l'évacuation de la semence ne se fait pas, cette rétention risque de nuire à l'organisme, car elle met en danger l'équilibre qui est sa santé même. Et, conformément à la loi d'action et de réaction entre ces différentes parties, la tête sera affectée par ce désordre du bas-ventre. La privation sexuelle peut-être ainsi source de désordres mentaux, comme le soutient Bordeu dans le troisième dialogue : « Je m'aperçois tout à coup que les symptômes qui vous effrayent, naissent de la surabondance et de la rétention du fluide séminal. Je vous avertis qu'elle est menacée d'une folie qu'il est facile de prévenir et qui quelquefois est impossible à guérir. » (DPV, XVII, 200 ; GF, 175) Il exprime ici, jusque dans l'application privilégiée de l'exemple aux jeunes filles, une pensée qui est amplement développée par Ménuret dans plusieurs articles (art. SATYRIASIS, art. MÉLANCOLIE, etc.) :

18. Diderot se souvient de cet argument : « On se fait saigner dans la pléthore ; et qu'importe la nature de l'humeur surabondante, et sa couleur, et la manière de s'en délivrer ? » (DPV XVII, 199 ; GF, 174 )

Les filles dans qui les aiguillons sont plus précoces et plus pressants, les passions plus vives, la retenue plus nécessaire, sont bien plus incommodées de la trop longue rétention de la semence ; et ce qui me paraît encore contribuer à augmenter le nombre et la gravité des symptômes qu'attire la privation du *mariage*, c'est que non seulement elles désirent l'évacuation de leur semence ; mais en outre la matrice appète avec avidité la semence de l'homme ; et quand ces deux objets ne sont pas remplis, elles tombent dans ce délire chlorétique, également funeste à la santé et à la beauté, biens que le sexe regarde comme les plus précieux ; elles deviennent faibles, languissantes, mélancoliques, etc. D'autres fois au contraire, les impressions que la semence trop abondante et trop active fait sur les organes et ensuite sur l'esprit, sont si fortes, qu'elles l'emportent sur la raison. L'appétit vénérien parvenu à ce degré de violence, demande d'être satisfait ; il les jette dans ce délire furieux connu sous le nom de *fureur utérine*. Dès lors emportées hors d'elles-mêmes, elles perdent de vue toutes les lois de la pudeur, de la bienséance, cherchent par toutes sortes de moyens à assouvir la violence de leur passion ; elles ne rougissent point d'attaquer les hommes, de les attirer par les postures les plus indécentes et les invitations les plus lascives. Tous les praticiens conviennent que les différents symptômes de vapeurs ou d'affections hystériques qui attaquent les filles ou les veuves, sont une suite de la privation du *mariage*. On peut observer en effet que les femmes, sur tout bien mariées, en sont ordinairement exemptes ; et que ces maladies sont très communes dans ces vastes maisons qui renferment un grand nombre de filles qui se sont obligées par devoir et par état de garder leur virginité. Le *mariage* est dans tous ces cas utile, ou même nécessaire pour prévenir tous ces accidents : il peut même, quand ils sont déjà formés, les dissiper ; et c'est souvent le seul secours dont l'efficacité soit assurée. (art. MARIAGE, X, 116)

On vérifie au passage que le statut scientifique d'un article caractérisé par la double mention *Medec. Diète* permet à son auteur d'écrire, dans l'*Encyclopédie*, ce qu'il aurait sans doute été problématique d'écrire aussi explicitement ailleurs, à savoir qu'il faudrait marier les religieuses, au sens précis que Ménuret donne au terme *mariage* !

Si le coût n'est pas praticable, il faut, comme le défend Bordeu dans le troisième dialogue, se débarrasser des humeurs superflues par des moyens artificiels. Et Diderot, en faisant avouer à Bordeu qu'il a dû indiquer plusieurs fois ce remède, fait s'attribuer à son personnage une méthode que Ménuret attribuait à un certain Werner Rolfink, médecin et chimiste du XVII<sup>e</sup> siècle :

Il est mille occasions où le coût légitimé par le *mariage* n'est pas possible ; et la religion ne permet pas alors d'imiter l'heureuse témérité de Rolfink, qui ne voyant d'autre ressource pour guérir une fille dangereusement malade, que de procurer l'excrétion de la semence, au défaut d'un mari, il se servit dans ce dessein, d'un moyen artificiel, et la guérit entièrement. [...]

Il paraît assez naturel que dans certains cas extrêmes, on fait céder toute autre considération à celle de rendre la santé. (Art. MARIAGE, X, 116)

Cette dernière considération, à laquelle fait écho le « je veux qu'on se porte bien, je le veux absolument » de Bordeu (DPV, XVII, 198 ; GF, 173) explique la justification, pour raisons médicales, de la masturbation mesurée et sans excès, qui s'opère dans le texte de Ménuret avec des arguments qui se retrouveront tous chez Diderot : nécessité de l'excrétion de la semence superflue, impossibilité à cause de l'état de la société et des mœurs de le faire suivant la voie la plus conforme à la nature qui est l'union des deux sexes, crainte des maladies vénériennes (art. MANSTUPRATION).

En conséquence, et ce n'est pas le point qui a dû intéresser le moins Diderot, la doctrine médicale ouvre chez Ménuret sur une philosophie politique fondée sur la nature et non sur la religion, celui-ci esquissant ce que celui-là se fera un malin plaisir de développer :

Il paraît par là que le *mariage*, simplement considéré comme favorisant et déterminant l'excrétion de la semence, est très avantageux à l'un et à l'autre sexe. C'est dans cet état seul où la santé peut être la plus complète, et où elle résulte de l'exercice, non seulement possible, mais actuel de toutes les fonctions. Dans tous les temps, les lois politiques fondées sur celles de la nature, ont encouragé le *mariage*, par des récompenses ou des distinctions accordées à ceux qui en subissaient le joug, et par des punitions ou un déshonneur qu'elles attachaient à ceux qui s'y soustrayaient. [...] De nos jours, le célibat n'est honoré que parce qu'il est devenu un point de religion. (art. MARIAGE, X, 116-117)

D'autres éléments de comparaison entre Ménuret et Diderot auraient pu être ici soulignés et il ne fait pas de doute qu'une telle enquête mériterait d'être poursuivie et étendue à d'autres auteurs d'articles médicaux dans l'*Encyclopédie*. Par exemple, une recherche serait à faire sur toutes les apparitions de la comparaison de l'homme avec un instrument de musique (qui est assez répandue chez divers auteurs). Ménuret en fait mention à l'article POULS et à l'article MUSIQUE (EFFET DE LA) dans des termes assez voisins de ceux dont se servira Diderot, notamment parce que, chez les deux auteurs, l'image physiologique de la fibre nerveuse comme constituant premier du corps humain sert de fondement à la comparaison avec un instrument à corde. La sympathie des cordes qui entrent en vibration par les harmoniques renvoie alors à cette sympathie des organes entre eux qui est un des points importants du vitalisme. D'où, chez les deux auteurs, la mention des effets éventuellement violents de la musique chez ceux qui sont soumis au diaphragme.

Que conclure de ces rapprochements entre les deux auteurs, dont ces pages ont montré la possibilité ? Il y a plusieurs façons d'interpréter le rapport d'un auteur à un autre.

On peut privilégier une articulation forte : on parlera alors d'*influence*. Mais, s'il y a bien des points d'influence, il n'apparaît pas pertinent de parler d'une influence globale des articles de Ménuret de Chambaud sur *Le Rêve de D'Alembert*, du moins si l'on entend par là un rapport de cause à effet. Un tel rapport n'est pas avéré et l'on peut penser que sa recherche relèverait d'une ambition largement illusoire, la pensée de Diderot à l'époque du *Rêve* ayant acquis une autonomie suffisante et ses sources étant suffisamment variées pour rendre impossible toute identification de ce type. Ce qui nous semble avéré en revanche au terme de cette enquête, c'est qu'il y a bien chez Ménuret des éléments qui autorisent Diderot à écrire telle ou telle chose, comme l'anecdote impliquant Rolfink qui se retrouve transposée dans *Le Rêve*.

On peut aussi expliquer la possibilité des rapprochements entre auteurs de façon faible, en invoquant une articulation lâche, comme l'*ambiance* intellectuelle. On ne s'étonnera pas de trouver des thèses semblables chez différents auteurs, dès lors qu'on les rattachera à un milieu, une époque, un contexte, où l'on supposera qu'ils pensent tous à peu près la même chose, avec des variations singulières qui font l'intérêt de chacun. Il est clair que, si l'on a souvent fait de l'histoire des idées de cette façon, de tels rapprochements sont peu satisfaisants, car soit ils restent très généraux et ils n'apprennent rien (même s'ils sont irréfutables, comme tout ce qui n'apprend rien), soient ils sont plus particuliers et ne peuvent effectivement s'appliquer qu'à des gens dont on sait qu'ils appartiennent à la même école ou ont eu les mêmes maîtres : de ce point de vue, on pourrait par exemple comparer fructueusement Ménuret et Bordeu, mais pas Diderot et Ménuret, qui n'ont pas le même parcours, ne fréquentent pas les mêmes milieux, bref, ne vivent pas dans la même ambiance considérée en ce sens restreint.

Il faut donc essayer de trouver une troisième façon qui permette de décrire le rapport spécifique de ces deux auteurs. On peut le faire à partir de l'idée que Diderot reconnaît chez le médecin qui veille une configuration qui, d'une certaine façon, est déjà sienne sur un autre plan et le renforce dans ses convictions. On peut supposer que c'est pour cela qu'il engage ces médecins de Montpellier et qu'il laisse l'*Encyclopédie* devenir, à partir du tome VIII, un instrument de propagande vitaliste. En même temps qu'il encourage et, en un sens, stimule le développement du vitalisme (ou du moins de son expression publique), il s'y reconnaît, il y reconnaît la science qui convient à sa philosophie, laquelle inséparablement se nourrit de cette science. On peut alors, essayant d'échapper à l'alternative insatisfaisante influence/ambiance, tâcher de penser de façon plus fine et plus pertinente dans le cas présent le rapport de Diderot et de Ménuret en disant qu'il y a, à partir du constat d'une *homologie de structure* (l'antinomie du matérialisme), la reconnaissance par Diderot

d'une *proximité* (il n'y a aucune différence entre un médecin qui veille et un philosophe qui rêve) et, à partir de là, une *influence* consentie et localisée (sans doute fallait-il pour que Diderot s'autorisât à faire tenir à Bordeu un certain nombre de propos — par exemple sur la morale sexuelle — que Ménuret attestât leur fondement dans la doctrine et la pratique médicale).

Colas DUFLO  
(*Université de Picardie Jules Verne – Amiens*)